

Politique du hip-hop

Une enquête passionnante du sociologue Loïc Lafargue de Grangeneuve analyse et décortique, dans *Politique du hip-hop*, les actions et l'instrumentalisation politiques de ce mouvement, menées en sa (dé)faveur.

■ La culture hip-hop, trop souvent stigmatisée, facilement sujette aux stéréotypes, revendique l'égalité de traitement avec d'autres formes d'expressions artistiques (rock, danse, écriture), par souci de reconnaissance et de démocratie culturelle. Loïc Lafargue de Grangeneuve s'efforce dans *Politique du hip-hop, Action publique et cultures urbaines* (éd. Presses Universitaires du Mirail) de retracer la généalogie des politiques du hip-hop (rap, slam, danse, graffiti) et d'étudier en détail les tensions constitutives de ce processus de reconnaissance.

Ce docteur en sociologie, déjà auteur de différents articles sur le hip-hop et la musique rap, s'intéresse aux effets d'une certaine légitimité que leur offrent, par exemple, Marseille et Bordeaux. Comment est-on passé d'une culture de jeunes qualifiés de *population à problèmes*, défavorisée et issue de quartiers *difficiles*, juste bonne à produire un brouillamini sonore, à souiller les murs des villes et à *breaker* sur la tête dans des halls d'immeubles, à son soutien puis à sa consécration par les pouvoirs publics ?

En fonction du contexte municipal, culturel et social apparaissent divers types d'interventions : pansement social,



La Pokemon Crew.
Photo archives DNA.

ateliers d'écritures (avec le slam), déterritorialisation des pratiques, esthétisation du hip-hop (par l'introduction du graffiti dans les musées ou du *breakdance* à l'Opéra de Bordeaux) ou encore contrôle social dissimulé. Mais cet usage politique demeure ambigu et soumis à des logiques d'intérêts contraires voire paradoxaux. La nature du hip-hop, né d'une résistance à l'oppression et aux puissants, transformée en fonction sociale, modelée en consensus culturel en forme de cadre proposé à l'expression des citoyens pour éviter tout « débordement », sait aussi profiter de ce moule institutionnel pour y réintroduire un discours contestataire, parfois au grand dam des pouvoirs publics. Tel est pris qui croyait prendre !

Vincent Lavigne

gurent parmi son catalogue - a-t-il élargi sa démarche dans un mouvement concentrique

La Vie d'u

STRASBOURG

Andreï Makine écrit en français depuis son arrivée à Paris, il y a vingt-deux ans. Il retourne à Saint-Petersbourg avec son dernier opus, treize ans après le Goncourt.

Quel est le point commun entre Tahar Ben Jelloun, Amin Maalouf, Andreï Makine, Jonathan Littell et Atiq Rahimi ? Tous ont déserté leur langue maternelle et choisi d'écrire en français. Tous les cinq ont aussi obtenu le prestigieux prix Goncourt. Les écrivains français auraient-ils du souci à se faire ? Y-aurait-il péril en la demeure pour les natifs ? Certains - Jean Rollin, Olivier Adam, Patrick Rambaud ou Charles Dantzig - qui sollicitent le public en cette pléthorique rentrée littéraire d'hiver (558 romans) n'ont pas à souffrir de cette "concurrence". D'autres ont du grain à moudre en tamisant leur texte...

Durant son enfance sibérienne, le français coula dans les oreilles d'Andreï Makine de la bouche de sa grand-mère. Celui qui dit écrire sans accent nous ramène en Russie avec son nouvel opus. Dans *La Vie d'un homme inconnu* (éd. Seuil), Choutov, écrivain et ancien dissident, espère changer de pays pour mieux changer de vie. Au détour des phrases,

DNA reflets

Supplément hebdomadaire
culture-loisirs-découvertes des
Dernières Nouvelles d'Alsace

Directeur de la publication :
Gérard Lignac
N° Commission Paritaire
0310 C 86450 - ISSN 0150-397 X
Imprimerie DNA

Chef du service Culture : Antoine Wicker antoine.wicker@dna.fr
Edition, Coordination, Scènes : Veneranda Paladino vera.paladino@dna.fr
Nathalie Chifflet nathalie.chifflet@dna.fr
Cinéma : Jérôme Mallien j.mallien@dna.fr
Musiques actuelles : Joël Isselé joeli@dna.fr